

# Les débuts de l’hispanisme en France d’après une correspondance inédite<sup>1</sup>

**Jean-Marie Bêlorgey**

*Université de Cergy-Pontoise*

**Résumé :** À partir de l’examen de la correspondance échangée entre deux pionniers de l’hispanisme, Gaston Rimey, disciple de Ernest Mérimée, et Peseux-Richard, disciple de Foulché Delbosc, entre les années 1910-1914, l’article évoque les débuts de l’hispanisme français sous différents aspects : les rivalités internes (notamment entre Paris et Toulouse), la lutte pour la défense de l’enseignement de l’espagnol contre la suprématie des langues « septentrionales » (anglais et allemand), ainsi que la pédagogie novatrice fondée sur une approche expérimentale de la langue.

**Mots-clés :** Gaston Rimey, Henri Peseux-Richard, Hispanisme, *Revue hispanique*, *Bulletin hispanique*, Pédagogie.

**Resumen:** Partiendo del análisis de la correspondencia mantenida entre dos pioneros del hispanismo, Gaston Rimey, discípulo de Ernest Mérimée, y Peseux-Richard, discípulo de Foulché Delbosc, en los años 1910-1914, el artículo evoca los primeros tiempos del hispanismo francés bajo diferentes aspectos: las rivalidades internas (principalmente entre París y Toulouse), la lucha por la defensa de la enseñanza del español contra la supremacía de las lenguas “septentrionales” (el inglés y el alemán), así como la pedagogía novadora basada en un acercamiento experimental a la lengua.

**Palabras clave:** Gaston Rimey, Henri Peseux-Richard, Hispanismo, *Revue hispanique*, *Bulletin hispanique*, Pedagogía.

<sup>1</sup> Cette étude est rattachée à l’ouvrage *Les débuts de l’hispanisme en France d’après une correspondance inédite*, que l’auteur a publié en octobre 2017 en version numérique et imprimée (Publishroom).

Ce projet de publication n'est pas né spontanément mais il est le résultat d'une série d'opportunités qui se sont offertes et m'ont conduit à le réaliser.

Je voudrais, en premier lieu, rendre hommage à mon maître Gaston Rimey qui, dans les années 60, et alors que j'étais Maître de Conférences à l'Université de Paris-X Nanterre, m'a fait don d'une somme de documents qu'il avait précieusement conservés, sous forme d'archives, retraçant une partie de son parcours en lien avec les Maîtres de l'époque, Raymond Foulché Delbosc, Ernest Mérimée, Camille Pitollet ainsi que son ami et compatriote, moins connu certes mais toujours infatigable s'agissant de défendre les intérêts de l'hispanisme, Henri Peseux-Richard.

C'est avec beaucoup de surprise et d'émotion qu'il me fut alors donné de découvrir, parmi ces documents, des lettres autographes, fort intéressantes, de grands auteurs espagnols, tels que Benito Pérez Galdós, Felipe Trigo, les frères Quintero, Américo Castro, adressées, en grande partie, à Gaston Rimey, en remerciement de l'envoi par celui-ci de son ouvrage, destiné à l'enseignement de l'espagnol, intitulé *La Patria Española*.

Ce sont donc des signatures célèbres qui attiraient aussitôt mon attention et suscitaient mon intérêt. Cela me rappelait des conversations et des têtes à têtes avec Gaston Rimey, alors qu'il me faisait part de ses souvenirs madrilènes à la « Cacharrería » de l'Ateneo de Madrid et de ses rencontres avec Menéndez Pidal, les frères Quintero et bien d'autres représentants de l'élite intellectuelle espagnole. Destiné à enseigner l'histoire, c'est à l'occasion d'un séjour à Burgos, en tant que boursier d'Agrégation, qu'il changea d'orientation et s'engagea dans l'étude de la langue de Cervantès pour en faire sa profession, commencer une carrière dans le sud de la France, à Foix, et faire partie de l'équipe d'Ernest Mérimée, qui l'appelait familièrement « su diminutivo ».

Pour des raisons liées à ses origines franc-comtoises, il fit alors amitié avec un compatriote qui allait chercher à l'attirer dans l'équipe, rivale de celle de Toulouse, dirigée par Raymond Foulché Delbosc, créateur de *La Revue hispanique*.

Allait s'ensuivre une collaboration étroite entre Peseux-Richard et Gaston Rimey, amitié qui se traduisit par une correspondance assidue entre les deux hommes, sous la forme d'un ensemble de 41 lettres, écrites entre le 5 octobre 1911 et le 25 janvier 1914. L'une de ces lettres, datée du 7 octobre 1911, a pour destinataire Melle Victoria Parayre, elle aussi professeure agrégée d'espagnol à Sète et coauteure avec Gaston Rimey de la *Patria española*.

Confronté à cette série de documents inédits, j'en reconnus aussitôt l'intérêt et l'idée s'imposa à moi d'en faire une étude approfondie et d'en éclairer tous les aspects. La tâche, inutile de le préciser, fut semée d'embûches car il fallait identifier, décrypter, expliciter toutes les allusions aux problèmes posés.

Il nous a fallu tout d'abord dater de nombreuses lettres qui ne comportaient que l'indication du jour et du mois, sans autre précision. A deux ou trois exceptions près, il nous a été possible de pallier l'absence d'indication, ce qui nous a permis de réunir un corpus cohérent où apparaissent les préoccupations, pour ne pas dire les marottes, de Peseux-Richard concernant les problèmes qui agitent le milieu hispanique dans l'immédiat avant-guerre.

Notre recherche s'est largement inspirée de la *Revue des langues modernes*, de la *Revue pédagogique* et, surtout, du *Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, lesquels nous ont permis de faire l'historique du milieu hispanique de l'époque.

Débordant de toutes sortes de considérations, Peseux-Richard exprime aussi son point de vue sur certains « faits de société » et sur : « sa philosophie de l'existence ». Dans une lettre datée du 5 octobre 1911, il stigmatise « l'esprit de complaisance et de déliquescence » dont meurt notre pays, et, un peu plus tard, le 12 juillet 1912, il s'en prend aux principaux acteurs du monde politique et applaudit à la Loi de Séparation des Églises et de l'État, tout en considérant qu'il s'agit là d'une : « opération louche et tortueuse menée et appuyée par des gens dont l'arrière-pensée est de substituer une foi à une autre ».

Si notre recherche a permis d'aboutir aux résultats escomptés, nous n'avons, en revanche, pas réussi à démêler le vrai du faux concernant l'attribution de l'agrégation à Gaston Rimey. Arrivé second au concours en 1911, il semble que son succès ait été contesté, si l'on en croit l'affirmation selon laquelle Peseux-Richard confie qu'Henri Collet, dont nous reparlerons plus tard, lui a raconté que Rimey n'avait remporté l'agrégation que : « grâce à des intrigues et à des manœuvres inavouables ». Ceci nous est confirmé par ces quelques lignes d'une lettre d'Américo Castro à Gaston Rimey où il fait part à son égard de sa sympathie :

Lamento mucho tu percance con el Prior; es una mala cosa pues eso te va a quitar de ser agreg. Es un mareo que en último término las cosas queden al albedrío de una sola persona. Desde luego en Foix no necesitas nada pues estás como un agreg... Con todo eso, te deseo un buen éxito en las oposiciones próximas.

Cette réticence vis-à-vis de l'Agrégation est, d'ailleurs, partagée par Foulché Delbosc lui-même qui, dans une missive adressée de Madrid le 16 septembre à Gaston Rimey, affirme que : « L'Agrégation n'a que des rapports incertains avec les études hispaniques et je ne m'inquiète guère de diplômes que possèdent ou ne possèdent pas les érudits, critiques ou chercheurs qui veulent bien réserver à la *Revue hispanique* le résultat de leurs travaux ! »

Tous ces témoignages nous permettent de comprendre le mépris condescendant vis-à-vis de l'Agrégation d'un Peseux-Richard qui souffre, malgré tout, de n'être que professeur de collège et de ne pas appartenir au club des agrégés qui voit sans cesse grossir ses rangs. Il faut dire qu'il partage là l'opinion de son vénéré maître Foulché Delbosc et qu'il a collaboré très étroitement à cette *Revue hispanique*, qui lui tient à cœur, par des articles, fort documentés, sur Felipe Trigo et Pío Baroja.

Créée en 1894, la *Revue* regroupe, autour de Foulché Delbosc, le clan des « nordistes », opposé à celui des « sudistes », qui se réclame de Mérimée et de Cirot, lequel forme ce que Peseux-Richard appelle avec mépris la « Pandilla » !

Cette lutte d'influence, ce clivage au sein de la profession, sont nuisibles à son action et, lors de l'Assemblée générale de l'Association des professeurs de langues vivantes du 27 mai 1912, Koessler, qui en est le Secrétaire général, exprime le vœu que soit renversée la barrière qui se dresse entre eux.

Hélas Peseux-Richard ne l'entend pas de cette oreille et il va s'ensuivre un véritable schisme hispano-hispanique dont le point d'orgue sera le véritable coup d'éclat, intelligemment monté pour jeter le discrédit sur le *Bulletin hispanique*. Il s'agit d'un canular imaginé en 1900 et qui continue à défrayer la chronique 11 ans après, au point que Peseux-Richard s'empresse de le rappeler en parlant du *Fuero de Piedrafitá*. Qu'en est-il vraiment ?

Les faits se déroulent en plusieurs épisodes et ils remontent à 1900, date à laquelle un certain Albert Dastugue, belge d'origine, adresse un document, trouvé à Anvers en 1898, au *Bulletin hispanique*, pour qu'il y soit publié. Il s'agit d'un Fuero, concédé à la Villa de Piedrafita, par Alphonse 1<sup>er</sup> d'Aragon, en date du 20 septembre 1132, et la Rédaction du *Bulletin*, très sensible au caractère inédit de cette charte, décide de la publier. Le pot aux roses est découvert lorsqu'on s'aperçoit que le rapprochement des lettres finales de chaque phrase du Fuero laisse apparaître le superlatif ultra louangeur « eminentissimus » (et non « illustrissimus » comme le suggère Peseux-Richard), accolé au nom de Cirot, l'un des fondateurs du *Bulletin* ! De là à supposer que la supercherie est l'œuvre de Foulcher Delbosc, il n'y a qu'un pas, mais il n'y a aucune preuve en dehors du fait que c'est lui qui l'a découverte ; aussi les rédacteurs du *Bulletin* se contentent-ils de le suggérer dans un article paru en 1901 dans le *Bulletin* et intitulé « Quelques mots à la *Revue hispanique* » où nous lisons :

Cette clef, Mr Foulché Delbosc qui, bien entendu, ne connaît pas Mr Dastugue et n'est pas curieux de le connaître, la trouva sur le champ et il n'eut rien de plus pressé que de frustrer ledit Dastugue, qui depuis n'a soufflé mot et s'est évanoui dans la nature, du plaisir exquis de révéler la bonne farce dont il est l'auteur putatif. Sans avoir les mêmes motifs de partager la gaieté de Mr Foulché Delbosc, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître avec lui que le tour est des plus amusants !

Cette guerre fratricide va connaître encore de nombreux rebondissements et c'est le malheureux Henri Collet qui va en faire les frais. Ce dernier est un transfuge de Bordeaux et Peseux souhaite vivement qu'il : « regagne les bords de la Gironde qu'il n'aurait jamais dû abandonner ». Or, Henri Collet n'est pas n'importe qui. C'est un éminent spécialiste de musique espagnole, agrégé de surcroît en 1913, et auteur d'une Thèse sur le *Mysticisme musical espagnol au XVI<sup>e</sup> siècle*, titres qui ne peuvent que susciter la méchanceté de Peseux lorsqu'il dit à propos de sa soutenance : « De ma vie je n'ai vu un candidat aussi malmené par un jury. On lui a lavé la tête comme à un moutard, il est vrai qu'il y avait de quoi. Quand je pense que des amateurs comme lui sont agrégés ! Bref, il a failli échouer au port. »

Le véritable piège dans lequel va tomber Henri Collet est lié à la désignation de l'auteur de *L'espagnol au Brevet Supérieur*, destiné à la préparation de cet examen. Les prétendants à cette publication sont nombreux et c'est curieusement Collet qui l'emporte. Or, le responsable de ce choix n'est autre que celui qui va s'employer le mieux à le faire chuter, Peseux-Richard en personne, qui n'aura de cesse de le démolir et de se répandre en critiques malveillantes et mordantes dès la parution de son édition de *L'espagnol au Brevet Supérieur*. « Nos craintes, dit-il, se sont réalisées au-delà. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi insignifiant, d'aussi maladroit et d'aussi prétentieux ».

Le compte de Collet étant ainsi réglé, Peseux-Richard va apparaître comme le paladin de la défense de l'espagnol, vis-à-vis de ce qu'il appelle : « les langues septentrionales », c'est-à-dire l'anglais et l'allemand, qui pèsent d'un poids très lourd dans l'enseignement de l'époque.

Dans une série d'articles échangés avec un certain Saillens, professeur d'anglais à Toulouse, parus tout au long de 1912 dans la *Revue des langues modernes*, il déplore d'une façon « paranoïaque et obsessionnelle » les méfaits des anglo-saxons et des « langues septentrionales ».

Le chapitre qui y est consacré mérite qu'on s'y attarde tant les arguments échangés et les traits décochés par les deux « champions » sont percutants et hauts en couleur. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple : traités de « Barbares tudesques et hyperboréens » les anglo-saxons sont cloués au pilori et nous sommes colonisés par l'Angleterre et l'Amérique qui nous imposent leurs modes, leurs boissons, leurs jeux, leurs spectacles, au point d'étouffer toute initiative et toute créativité locale. Ce n'est pas sans sourire que nous lisons les lignes suivantes, sous la plume de Peseux-Richard, lignes qui n'ont rien perdu de leur actualité : « Les termes anglais, dit-il, envahissent notre vocabulaire, notre syntaxe même est menacée. L'humour anglais détrône de plus en plus l'esprit français, la correction britannique a tué la politesse de nos pièces, le " flirt " règne en souverain dans le pays de Marivaux ».

Cette polémique va trouver sa conclusion, dans un souci d'apaisement, par la Rédaction du *Bulletin des langues méridionales*, qui clôt le différend par ces mots :

Bornons-nous à déplorer, pour l'instant, qu'à une heure où notre ciel à tous se couvre de nuages et où nos deux sociétés cherchent, avec un zèle identique et une égale bonne volonté, un terrain d'union, une pareille note discordante vienne brusquement troubler un accord presque parfait, mais, de cela, ni la Société des professeurs de langues vivantes ni la nôtre ne sont responsables.

La modération de cette position et le silence observé par les éminents représentants du monde universitaire laissent un goût amer à Peseux qui constate son isolement et l'indifférence manifestée pour sa « croisade » par ses collègues.

Il est enfin une part importante de la correspondance qui est consacrée à la pédagogie, aux examens et au recrutement des enseignants. Peseux-Richard est en fin de carrière et il jette un regard désabusé sur le sort réservé à l'espagnol, qu'il voudrait voir reconnaître comme première langue dès la sixième, car, dit-il, « lui dénier cette qualité revient à la condamner purement et simplement à mort ».

Enseignant à Colbert et à Fontenay, Peseux-Richard est, avant tout, un pédagogue dont la méthode est fondée sur l'empirisme. Il regrette de n'être pas professeur à Turgot ou à Jean-Baptiste Say où il y a, dit-il, « bon an mal an, 18 à 20 candidats au Bac. À Colbert c'est tout le bout du monde s'il y en a 4 à 5, et tous en deuxième langue ». Le seul principe qui le guide est de : « plier son enseignement à ses élèves et non pas l'inverse » et c'est la raison pour laquelle il n'a pas cru bon de condenser des règles dans un volume. Sa méthode empirique, comme nous l'avons dit, doit être inductive, c'est-à-dire partir de la pratique et de l'exemple concret pour s'élever jusqu'à la règle abstraite. C'est la fameuse méthode directe qui sera « réinventée » 50 ans plus tard. Pour ce faire, il a enseigné « ophtalmiquement », comme il le dit lui-même et a fait représenter des pièces en espagnol à ses élèves. A ce propos, il affectionne les pièces du « género chico », où il trouve une transcription fidèle de la langue parlée, de même que les « coplas » et les « chistes », destinés à apprendre en divertissant. Il demande à Rimey de lui indiquer des titres d'œuvres brèves et recherche surtout des « morceaux finis », que ce soit, dit-il, « un sonnet, un conte de deux pages ou un roman de quatre cents ». Il regrette de ne rien posséder de court sur Galdós, qu'il admire beaucoup, et sur Pereda, concluant par ces mots : « Quoi qu'il en soit, ces deux grands écrivains n'ont pas prévu qu'un jour, un " franchute " négligeable mais scrupuleux, aurait besoin d'un petit conte ou d'une courte nouvelle portant leur signature ».

Peseux-Richard est avant-gardiste et soucieux d'efficacité quand il affirme encore : « Nous introduisons dans l'instruction un élément qui doit distraire et délasser. Notre enseignement n'a rien de solennel, de dogmatique, de rechigné. Instruire en amusant est un précepte plein de sagesse, maintes fois proclamé mais rarement suivi ».

Ce type d'enseignement, fondé sur une approche expérimentale de la langue, explique en grande partie les réticences de Peseux vis-à-vis des manuels, qui ne présentent que des morceaux choisis, fragmentant ainsi l'attention et l'intérêt. Auteur lui-même d'un ouvrage intitulé *Histoires sans paroles*, dont il déplore la mévente et l'insuccès, il va encourager, tout en le mettant en garde, Gaston Rimey, lorsqu'en collaboration avec Victoria Parayre, professeur à Sète, il va décider de publier un ouvrage destiné à l'enseignement de l'espagnol intitulé *La Patria española*.

La parution de cet ouvrage est en effet saluée par un compte-rendu très élogieux de Boussagol dans le *Bulletin*, lequel s'en félicite en ces termes : « L'enseignement de l'espagnol " está de enhorabuena " et le voici, en trois mois, doté de trois nouveaux instruments de travail excellents ».

Il faut dire que cet enseignement connaît une période particulièrement faste puisqu'apparaissent presque simultanément le livre de Rimey et Parayre, *Primeros pinitos* en 1911 de Dibie et Fouret, suivi de *Andando*, des mêmes auteurs et enfin *España y españolas pintados por sí mismos* d'Edouard Barry.

Peseux-Richard suit de très près le projet de son ami Rimey et il lui livre même quelques « ocurrencias » dans une lettre datée du 18 novembre 1911. Plus que d'« ocurrencias » il s'agit d'un véritable plan intéressant la composition même de l'ouvrage et son contenu. Il ne déplairait pas en effet à Peseux d'être l'inspirateur de Rimey et de lui voler son produit, transformant de ce fait l'auteur en simple exécutant. Cette volonté « d'ingérence » suscite-t-elle quelque réaction de Rimey ? Toujours est-il que Peseux se défend, dans une lettre du 15 janvier 1912, d'avoir voulu influencer son ami, se limitant à lui faire, dit-il : « les amicales observations que le désir sincère de sa réussite lui dictera ». A propos des autorisations de publications que Rimey a demandées aux auteurs pour ses morceaux choisis, Peseux s'élève contre une pratique qu'il n'a pas observée lui-même lorsqu'il a fait paraître, 20 ans auparavant, un recueil anonyme de textes intitulé *Las tierras españolas modernas*, et il s'en prend à ceux qui ont inauguré cette détestable habitude.

Il est d'usage de faire précéder la méthode d'une Préface ou d'un Avertissement, dans lesquels les auteurs exposent leurs principes pédagogiques et leurs objectifs. C'est ainsi que, dans *Andando*, Dibie et Fouret consacrent 6 longues pages à leur programme et la lecture de ce document permet ainsi de mieux comprendre la part réservée à la révision, aux leçons, aux *Misceláneas* et à l'*Apéndice*. Des notes en bas de page rappellent les instructions ministérielles concernant l'enseignement des langues et les conseils dispensés par les autorités en la matière. Pour ne pas déroger à cette règle, Rimey demande donc à Peseux-Richard de lui écrire une Préface. Après s'être un peu fait tirer l'oreille et avoir exprimé les difficultés inhérentes à ce type d'exercice, Peseux-Richard finit par envoyer ladite Préface, laquelle va lui être refusée par Armand Colin, qui veut qu'il supprime certains passages. Il est vraisemblable de penser que la Préface en question a dû servir d'exutoire à Peseux-Richard, trop heureux de profiter de l'occasion pour enfourcher son cheval de bataille et défendre, comme il le dit lui-même : « quelques idées qui nous sont chères et d'attaquer quelques préjugés qui nous sont odieux ». L'exigence imposée par l'Editeur fait se rebiffer Peseux qui propose que sa Préface soit finalement remplacée par un *Avertissement* où Melle Parayre pourra dire

beaucoup mieux qu'il n'aurait su le faire lui-même ce que Colin avait voulu qu'on dise. Ce contre-temps de dernière heure entraîne donc la suppression pure et simple de toute préface et de tout avertissement.

Dès la réception de l'ouvrage, Peseux-Richard répond en termes assez secs que « sa première impression est excellente et qu'il espère que la seconde sera meilleure encore ». Ce n'est que le 14 novembre 1912, c'est-à-dire presque un mois après, qu'il parle d'un « bouquin parfait...pour les Espagnols » et redoute l'accueil qui peut lui être fait dans la profession, semblable à celui qui lui a été réservé pour ses *Histoires sans paroles*.

Rimey a sans doute été quelque peu échaudé par cette appréciation qui dissimule mal les restrictions et les réserves, aussi Peseux-Richard cherche-t-il à se rattraper dans une lettre du 16 décembre 1912 en disant qu'à ses yeux c'est : « l'ouvrage le plus consciencieux et le plus espagnol qui ait été jusqu'ici composé " ad usum scholasticum " ». Quoi qu'il en soit *La Patria española* figure en bonne place parmi les ouvrages destinés à l'apprentissage de l'espagnol et l'on peut affirmer qu'il appartient à notre patrimoine commun. Sans obtenir le succès de *Andando*, il sera néanmoins tiré à 11 700 exemplaires et connaîtra 5 rééditions successives, la dernière d'entre elles datant de 1929. Il y aurait encore beaucoup à dire concernant les concours de recrutement, les examens et les diplômes, mais il est temps de conclure.

Cette enquête « à chaud » d'un grand intérêt, nous semble-t-il, nous a permis de revivre les réalités de cette période d'avant-guerre 14-18 dans le milieu universitaire. Nous sommes surpris cependant de constater à ce sujet qu'aucune allusion, si brève soit-elle, ne laisse présager le déclenchement d'une guerre qui va faire six millions de victimes. Seul se manifeste le zèle éprouvé par Peseux-Richard pour défendre les intérêts d'une langue, l'espagnol, menacée à la fois par les langues dites « septentrionales » et les divisions internes qu'il attise à qui mieux mieux. Néanmoins ce zèle ne sera pas récompensé et Peseux-Richard ne va pas entraîner à sa suite les grands représentants de la profession. L'originalité de ces lettres réside, en dehors de leur contenu, dans le style à la fois naturel, élégant, très « enlevé », non dépourvu d'un certain humour, parfois grinçant, qui explique le rôle joué durant cette période par un homme de conviction, isolé certes par son côté égocentrique et condescendant, qui se fait le porte-étendard de la profession au service de son maître vénéré, le grand hispaniste Raymond Foulché Delbosc.

Attirant Gaston Rimey, il s'efforce de le persuader en jetant le discrédit sur les « Toulousains » et ses têtes de turc Henri Collet, Ernest Mérimée soi-même et le pauvre Cirot, injustement traité dans le *Fuero de Piedrafitá*.

Au-delà de ces querelles, Peseux-Richard apparaît en pédagogue soucieux d'améliorer la qualité de l'enseignement de la langue et il multiplie les innovations dans ce sens. Enfin, il fait défiler un grand nombre de protagonistes qui donnent à ces lettres un caractère d'actualité dans un contexte vivant.

La pédagogie active qui préfigure la méthode directe, remise en honneur bien des années plus tard, est illustrée au début des *Annexes* par trois documents utilisés comme supports pour éveiller l'intérêt des élèves et leur permettre de participer directement à l'apprentissage de la langue : il s'agit des Rébus, « historietas » et « apuntes cómicos », extraits des revues de l'époque, tableaux muraux et autres affiches, destinés à « Deleitar aprovechando ».

Quant aux lettres autographes, totalement inédites, de grands noms de la littérature espagnole, tels que Benito Pérez Galdós, Felipe Trigo, les frères Quintero, Américo Castro et Carlos

Miranda, elles témoignent de l'intérêt suscité par les auteurs de *La Patria española*, Melle Parayre et Gaston Rimey.

Ce sont là autant de « pièces à conviction » dignes de retenir notre attention et de susciter notre curiosité et notre intérêt. C'est la raison pour laquelle nous avons voulu leur donner la visibilité et la publicité souhaitables pour mettre un point final à notre projet et l'illustrer de façon convaincante.